

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES. { No. 46, Rue Grant, St. Roch.
 { No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Prix: deux Sous.

Vol. 3.

Québec, 29 Avril, 1841.

No. 42.

MÉLANGES.

Chronique des Tribunaux.

UN EFFET DE BROUILLARD.

Le père Bény, nourrisseur de la banlieue, ayant affaire à Paris, enfourcha un soir son âne et le fit trotter sur la route de la capitale. Les chemins étaient mauvais, le roussin avait la jambe faible, et bronchait ou glissait presque à chaque pas. « Oh là, oh là! disait le père Bény, vas-tu t'agenouiller pour faire ta prière, mon pauvre Charlot; va donc plus doucement, ne me jette pas par terre, rappelle-toi ce proverbe italien que tu ne comprends pas: *Chi va piano va sano.* »

Le baudet ne demandait pas mieux que de ralentir le pas: mais à mesure qu'il avançait plus lentement, la nuit arrivait plus vite, et un épais brouillard descendait sur la ville et sur la campagne. Il était nuit close, quand le père Bény et Charlot passèrent, l'un portant l'autre, la barrière du Maine. Les allumeurs publics avaient allumé leurs réverbères, dont les becs brillaient exactement comme des champignons dans des lanternes (suivant la plaisante expression de M. Scribe.)

Ce mode défectueux d'éclairage, combiné avec la densité d'un brouillard hyperboréen, plongeait la route dans les ténèbres les plus complètes et transformait les boulevards extérieurs, sur lesquels cheminaient notre âne et son maître, en un chaos parfaitement inextricable. Plus d'une fois le roussin, croyant suivre la chaussée, s'était cogné le nez contre les arbres ou contre les maisons, et le père Bény se croyait réellement égaré comme s'il eût erré de nuit dans les déserts de l'Arabie pétrée. Le père Bény pestait et jurait comme un beau diable; il cherchait vainement la rue qui devait le conduire à son auberge habituelle, et ne voyait, dans son aveuglement, qu'une seule chose; à savoir qu'il était destiné à flâner ainsi jusqu'au matin dans les nuages qui l'enveloppaient lui et son âne.

Dans cette position perplexé, il vint à l'esprit du nourrisseur errant une idée lumineuse, ce qui, certes, était de circonstance. Quelques ivrognes dont les voix perçaient le brouillard annoncèrent à Bény qu'il y avait à sa gauche un cabaret. Il résolut d'y faire une halte pour boire une chopine et demander où il se trouvait. Pour mettre à exécution cette double résolution, le voyageur descendit de sa bourrique et l'attacha à un arbre dont les branches complaisantes semblaient former un anneau tout exprès pour cet emploi. Cela fait, Bény, guidé par les

chansons anacréontiques, entra tranquillement dans le bouchon et apprit avec mécontentement qu'il marchait depuis une heure justement dans la direction opposée au chemin qu'il devait suivre. Pendant qu'il buvait sa chopine pour se consoler, il entendit sur la route des cris d'hommes mêlés aux braiements d'un âne. Bény s'élança sur le boulevard, et guidé toujours par les cris, il se trouva bientôt auprès de sa bête, qui recevait en regimbant les gourmandes d'un monsieur inconnu. Bény voulut défendre son âne, ce qui lui valut plusieurs coups de poing. Il saisit alors l'inconnu au collet et le traîna dans le cabaret; il s'aperçut avec étonnement que l'inconnu traînait l'âne après lui.

Aujourd'hui l'inconnu, qui se nomme M. Fabius Chapelier, s'explique ainsi : « Messieurs, un soir du mois de novembre, j'avais un rendez-vous avec une jeune personne qui demeure sur le boulevard extérieur. Comme cette intéressante beauté est sous la surveillance d'un oncle barbare, je ne puis pénétrer dans son domicile, et c'est elle qui a la bonté de venir me trouver dans la rue, aussitôt que son sévère tuteur est plongé dans le sommeil. J'étais donc, un soir de brouillard, planté devant la maison de ma belle, les yeux fixés sur sa fenêtre, et absorbé dans mes pensées amoureuses, lorsque je me sentis tirer par le bras. Je me retournai et vis avec effroi une tête d'âne sur mon épaule; je voulus m'éloigner, mais l'âne me suivit pas à pas, et je n'aperçus, messieurs, que le licol de l'animal avait été attaché à mon bras. Je me débattis, l'âne se mit à braire, le maître survint, et dans ma colère il n'est pas impossible que j'aie aussi appliqué quelques taloches à M. Bény. »

Bény. — Voilà qui est fort !... Pourquoi aviez-vous attaché mon âne à votre bras ?

M. Fabius. — Parbleu ! c'est vous-même qui l'y avez attaché, et c'est une fort mauvaise plaisanterie.

— Par exemple !... Je vois ce que c'est... au milieu du brouillard, je vous aurai pris pour un arbre.

— C'est possible... je ne vous en veux pas.

— Ni moi... En voilà une farce !... C'est un effet de brouillard... On devrait bien inventer un moyen de supprimer le brouillard... voyez à quoi on est exposé !

Dans ces circonstances, M. Fabius Chapelier est renvoyé des fins de la prévention.

— ③ — ② —
P U L L E T I N

Les dernières nouvelles sont qu'il n'y a pas de nouvelles. Après une lecture attentive et un scrupuleux dépouillement des journaux les plus récents reçus d'Europe, nous en sommes arrivés à l'intime conviction que la paix du monde va continuer à régner plus bête que jamais. C'est désespérant. En journaliste bien imbu du sentiment de ses devoirs envers ses lecteurs, nous allons faire une courte récapitulation des événements les plus dignes de captiver leur attention. Si cela les ennuie il n'y aura nullement de notre faute, ce sera seulement un signe que les nouvelles sont ennuyeuses; voilà tout.

— Les fonds avaient haussé, baissé, haussé, baissé, rehaussé, rebaisé et re-rehaussé; cela prouve que l'agiotage continue son jeu et que les grands hommes qui sont à la tête des gouvernements n'ont pas encore perdu la bonne habitude de parler à coup sûr. Procurer aux bons peuples quelques agréables émotions et remplir leurs poches par la même occasion, sont pour des ministres des passe-temps trop agréables, pour qu'ils négligent de s'y livrer à cœur joie.

— Il est bien établi, que les anglais ont été mystifiés en Chire par l'empereur

te, dans les affaires duquel ils n'ont vu que du bieu. Véritablement à le tricher aussi habilement, on le croirait lié secrètement avec les ministres briques.

L'éternelle question d'Orient semble désorienter les fameux diplomates européens le petit grand-turc, veut donner à Mehmet-Ali la liberté d'agir chez son la volonté de son sublime souverain; on lui permet de faire tout ce qu'il voudra; quant à la question de l'hérédité, celui d'entre les fils du pacha, qui tombera le choix de Sa Hautesse sera tenu de se rendre à Constantinople, on tient sans doute encore en réserve quelques sacs, et quelques cordons pour servir au besoin; selon que l'idée en prendra au grand-seigneur, il va dire qu'au lieu de ceindre le front de l'héritier du bandeau vice-royal, afin de resserrer les nœuds qui doivent attacher de plus en plus le vassal à son suzerain, on ceindra sa gorge d'un nœud oculant qui détachera le nouveau dignitaire des vaines ambitions d'un monde pervers. Enfin le grand-turc gouvernera, on lui paiera; c'est là le fin de toute l'histoire. Il est encore évident que le terre à le doigt dans ce plat. Le pauvre Ali fait comme on fait toujours quand on est le plus faible, il cède en protestant et en pestant contre ceux qui sont plus forts; tandis que la Turquie, l'Angleterre, la Russie et autres puissances renommées par leur despotisme et leur tyrannie, font comme on fait quand on est le plus fort; elles écrasent leur adversaire malheureux, le torturent, le volent, le pillent et l'assomment de piteuses condoléances. Cornu! Nous en savons quelque chose nous autres qui avons le bonheur de nous gouverner paternel et sempiternel de sa hautesse mustapha Ton-

On a trouvé pour la troisième fois le nommé Jones caché dans la chambre de la gracieuse reine. Pour le coup sa majesté est fort heureusée de ne point le trouver dans notre quartier, car la langue des braves cancannières, qui en font un usage spécial, aurait beau jeu et ferait beau jeu!

Louis-Philippe est encore vivant! chose curieuse, on n'a pas tiré sur lui récemment. Les parisiens doivent s'ennuyer.

Les voyageurs arrivant de Ste. Hélène, déclarent que cette île est déserte depuis qu'elle n'est plus habitée par un mort.

On parlait d'envoyer encore des troupes en Canada. C'est un moyen de montrer la confiance qu'on a dans la loyauté des habitans de ce pays.

Bon à dire, dur à croire, surtout après le règne actuel.

Les chartistes tiennent encore des assemblées; vraiment ces gens-là ne sont pas tranquilles que quand on les aura pendus. Les audacieux! d'oser en parler de famine, quand leurs lords et maîtres meurent d'indigestion comme des

On va-t-on la guerre? N'aura-t-on pas la guerre?—Voilà ce que chacun se demande, parceque la grande majorité le desire. Les uns répondent: Oui; les autres: Non; ceux-ci: Nous l'espérons; ceux-là: Peut-être. Et moi qui suis un homme, je dis: Non. Nous n'aurons pas la guerre, parceque la guerre ne se ferait que par un sentiment d'honneur national, et que l'honneur national n'est que des mots, mais non pas des faits. Nous n'aurons pas la guerre parceque nous qui tenons en leurs mains les destinées des millions de badauds de tous les couleurs en redoutent les conséquences. Parceque la guerre met les hommes en goût martial; parceque la guerre amène ordinairement des changements dans le gouvernement; parceque ces messieurs ne les aiment pas vu qu'ils ont pour devise: Nous ne sommes pas en guerre, peut être ailleurs serons nous en guerre. Parceque pour

faire la guerre il faut de l'argent, beaucoup d'argent, et que ces messieurs ont pas trop pour eux, en faisant même payer le peuple qui est aux abois. ce que pour faire la guerre, il faudrait que ces messieurs rendissent des comptes et qu'ils n'aient nullement à rendre quoi que ce soit, pas même des comptes. Sans toutes ces raisons péremptoires nous aurions la guerre car après tout une chose fort commode à faire, puisque pour cela on n'a qu'à payer quatre-vingt-cinq sous par jour à de braves imbéciles pour s'aller faire tuer, tandis que l'État paie à soi-même des millions de sous pour ne se point faire tuer du tout.

Or donc il est bon que ceux qui ont peur de la guerre se rassurent car nous ne l'aurons pas ; ceux qui la désirent pour différents objets feront bien de chercher ailleurs des sujets de consolation. — « Mais, nous dira-t-on, que pouvez-vous de tous ces préparatifs, de ces bâtimens de guerre, ces troupes entassées, ces canons commandés, ces menaces de gazettes ? allez il y a plus de grand à l'horizon qu'on ne pense. » Simples que vous êtes ; ne savez-vous pas qu'il y a des cadets, des amis, des cousins des cousins de la cousine d'une connaissance des ministres ; il faut les placer, les envoyer, les faire payer par le gouvernement ; je me trompe, par les pauvres diables qui suent nuit et jour sang et larmes pour ne pas gagner un pauvre morceau de pain et qui s'embarrassent de l'honneur national. Or rien n'est mieux imaginé pour se débarrasser de ces garnemens qui mènent trop joyeuse vie à Londres qu'une petite démonstration belliqueuse. On a fait du bruit, le peuple a payé, tout est dit. Quant à ces menaces de diplomates à diplomates, je vais vous raconter un fait je fus témoin et que vous avez peut-être vu aussi bien que moi :

Deux braves individus avaient eu ensemble un sujet de querelle pour lequel aussi intéressant pour eux que l'est celui du territoire en dispute pour lequel ils le convoient. À les entendre l'affaire ne pouvait s'arranger ni pour or ni pour argent, le sang seul pouvait laver l'insulte essuyée. Des amis entourés de deux adversaires et essayaient en vain de les calmer. — Laisse-moi aller, l'un, que je lui arrache les yeux, que je l'assomme, que je le tue. — L'autre criait l'autre que je l'étrangle, que je l'égorge, que je lui en donne pour compte, à ce brigand, à ce coquin, à ce scélérat. Les amis, lassés de leurs efforts pour les tranquilliser, les laissèrent libres d'accomplir leurs menaces. Alors nos deux athlètes se précipitent en désordre l'un vers l'autre et tous les spectateurs tremblaient d'avance du combat à mort qui allait se faire mais dès qu'ils furent en présence, l'un des deux, celui qui avait vociféré d'une façon le plus véhémement et qu'on aurait cru le plus intrépide s'arrêta et dit à l'autre : — Mais Pierrot n'as-tu pas épousé la nièce de la grand-mère de ta sœur ? — Oui, mais qu'est-ce que cela fait, viens-ici que je t'éventre à la fois. — Je suis un homme pour toi, ne t'inquiète pas, mais je pense que nous sommes parents et ça ne serait pas bien de se tuer entre bons parents comme nous. — T'as raison, t'as de l'esprit tout plein, mais tu ne sais pas t'en servir ce qui est de notre querelle je veux bien l'oublier mais j'en suis content car j'allais te donner la plus belle.... — Bac ! bac ! ne parle pas si haut connu pour un bon et quand je suis en colère je suis un véritable lion. — qui est de notre affaire, tape moi dans la main et qu'il n'en soit plus parlé.

M'est avis que l'Angleterre et les États-Unis font comme ces deux lions, je viens de citer ; ils crient bien haut pour s'entr'effrayer, puis quand ils se venant aux coups on trouvera toutes sortes de raisons de parenté, d'humanité et ce qu'il y aura de plus clair dans tout cela sera sans doute, la peur qui paieront les frais de la guerre qui aura manqué d'avoir lieu.